Librairie du Parti Socialiste (S. F. I. O.)

COMPÈRE-MOREL

LE VRAI SOCIALISME

Conférence faite à Lyon, Salle Étienne-Dolet

Le 19 Février 1911

N° d'Ordre 64
N° de Clᵉ 1839

Prix : 10 centimes

Au Siège du Conseil National, 16, rue de la Corderie
PARIS (IIIᵉ Arrondissement)

FLM. 12° 0440

A294617

Librairie du Parti Socialiste (S. F. I. O.)

COMPÈRE-MOREL

LE VRAI SOCIALISME

Conférence faite à Lyon, Salle Étienne-Dolet

Le 19 Février 1911

Prix : 10 centimes

Au Siège du Conseil National, 16, rue de la Corderie
PARIS (IIIe ARRONDISSEMENT)

LE VRAI SOCIALISME

Conférence faite à Lyon, Salle Etienne-Dolet, le 19 Février 1911

Citoyennes et Citoyens,

Si j'ai acccepté de venir prendre la parole aujourd'hui au milieu de vous avec Guesde — en ce moment sur son lit de douleur — c'est que nous estimons qu'il est absolument nécessaire d'aller partout, afin de préciser à nouveau ce qu'est le Socialisme.

Cela semble quelque peu bizarre de dire qu'après 40 années de lutte nous soyions obligés de repasser dans les grandes villes pour dire aux populations ouvrières, et même à nos adversaires, ce que nous sommes et ce que nous voulons. Mais on a entraîné les masses ouvrières dans de tels mouvements à côté du Parti; on leur a fait voir un socialisme tellement différent de ce qu'il est, que nous sommes obligés, que nous sommes contraints de revenir dans les milieux où jadis les vieux pionniers étaient déjà passés, pour démontrer que le Socialisme est une chose fatale à laquelle nous allons inéluctablement !

Oui, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, nous allons vers la propriété collective. Et c'est pourquoi nous combattons avec tant de gaîté, c'est pourquoi dans notre lutte nous sommes tant optimistes.

Le Socialisme n'est pas une de ces utopies jaillies d'un cerveau plus ou moins génial, reposant sur des données métaphysiques. Non, le Socialisme ce n'est

pas cela. Trop souvent on vous a dit qu'il fallait être bon, généreux, humain, altruiste, être épris de l'esprit de fraternité, de justice, de liberté, d'égalité, etc., et que lorsqu'on avait épousé toutes ces idées on était socialiste. Non, on est peut-être philanthrope, mais on n'est pas socialiste.

Le Socialisme a ses racines dans la société moderne. C'est le monde moderne, c'est la société contemporaine qui enfantera la société socialiste ; elle porte dans ses flancs la société que nous voulons faire apparaître. Après l'esclavage, le servage ; après le servage, le salariat ; après le salariat, la propriété collective pour tous.

Que sera la société socialiste ? Mais elle sera ce qu'elle est à l'heure actuelle : une société à base de propriété collective, avec cette simple différence qu'aujourd'hui toutes les richesses sociales sont possédées par des collectivités capitalistes et que demain elles appartiendront à la collectivité toute entière. (*Vifs applaudissements.*)

Il faut que vous compreniez, pour aller l'expliquer ensuite, ce qu'est le Socialisme ; et nous voulons le faire comprendre dans des phrases si concises, si précises que tous ceux qui m'entendent aujourd'hui pourront aller faire de la propagande demain.

Oui, nous voulons la propriété collective, sociale ; oui, nous sommes des collectivistes, mais, citoyens, pourquoi ? Est-ce que c'est parce que nous sommes partisans avant tout de la propriété collective ? Pas du tout. Nous estimons, nous, qu'un homme n'est libre que lorsqu'il possède ses instruments de production ; un homme n'est libre que lorsqu'il dispose de la matière qu'il transformera et des outils nécessaires à cette transformation. (*Applaudissements.*)

Eh bien ! nous allons voir, nous allons examiner si

dans la société d'aujourd'hui le monde du travail possède ses instruments de production et si la propriété industrielle, commerciale ou agricole va vers son morcellement.

Si la propriété se divise, se morcelle, vous ne devez pas être socialistes, parce que tous, un jour, vous serez propriétaires. Si, tout au contraire, la propriété va vers sa concentration; si dans le domaine industriel, dans le domaine commercial, dans le domaine agricole, dans le domaine de la petite épargne, de la petite banque c'est la concentration qui s'opère, si ce sont les gros capitalistes qui deviennent de plus en plus riches, si c'est la propriété collective — pour les capitalistes — qui devient règle générale c'est la propriété sociale pour vous, demain, si vous le voulez, en venant au Socialisme. (*Vifs applaudissements.*)

Voyons donc toutes les branches de l'activité humaine et nous allons examiner ensemble ce qui se produit.

Dans l'Industrie.

Au point de vue industriel, avant que la machine n'ait fait son apparition, avant que l'homme n'ait capté les forces naturelles, les forces hydrauliques, l'électricité, la vapeur; avant qu'il n'ait asservi ces forces ignorées de nos ancêtres, l'artisan possédait son outillage, qui ne valait pas grand' chose; il travaillait au milieu des siens, faisait du négoce dans sa boutique avec sa famille, vivait en pleine liberté; commençant son travail lorsqu'il le désirait, le cessait quand il lui plaisait, n'ayant pas à côté de lui le contremaître, l'ingénieur, le directeur, etc.... Je ne dis pas le patron, car on l'ignore, il n'existe plus. (*Rires.*)

Possédant ses instruments de production il écoulait

souvent ses produits directement. Mais une révolution s'est faite dans le domaine de la production. On vous parle de la Révolution de 1789 ! mais la Révolution ce n'est pas la prise de la Bastille, la Terreur, la Convention, la Constituante, etc. Ce n'est pas la Révolution tout cela. La Révolution, c'est la découverte de l'Amérique, l'échange des produits, c'est la vapeur faisant son apparition, c'est les vieux moules de la production brisés, pulvérisés, et cette Révolution de 1789-1793, c'est la consécration de la Révolution, ce n'est pas la Révolution elle-même. Il fallait donner aux capitalistes les moyens de posséder, et immédiatement vous avez vu, partout, dans toute la France, très lentement pour commencer, la suppression de tous les artisans, la disparition du petit atelier de famille, l'apparition de la manufacture, de l'usine, puis la propriété par actions, et cela dans toutes les branches de la production, non seulement dans la soierie, dans le vêtement, mais dans la chaussure, dans la métallurgie, dans la verrerie, dans la chapellerie, partout enfin !

Tenez, vous n'avez qu'à passer dans ces pays de fabrique de Roubaix, de Lille, de Tourcoing, dans ces populations du Nord, où vous voyiez jadis des tisserands travaillant chez eux; ils sont tous supprimés aujourd'hui.

Dans les milieux ouvriers où la cordonnerie était florissante, les cordonniers possédaient aussi leur outillage, leur alène, leur tire-pieds, leur marteau, leur tranchet, avec cela, ils pouvaient produire de la chaussure ; aujourd'hui, c'est la machine qui fabrique à la place de l'homme, et nous connaissons maintenant des cordonniers incapables de faire une paire de chaussures parce que la division du travail s'est produite. Il y a 15, 20 machines dans telle ou telle manufacture et la pose de l'empeigne, du talon, de la tige, etc., se fait

mécaniquement; l'ouvrier contemple le travail qui s'effectue, et cela non seulement dans la chaussure, mais aussi dans la menuiserie, et même dans les choses artistiques.

Lorsque j'étais jeune, j'allais en vacances en Picardie. Un vieux menuisier de village auquel je lisais des brochures socialistes, me disait : lorsqu'on rabottera à la machine, lorsqu'on fera des fenêtres, des escaliers, des portes mécaniquement, les poules auront des dents. Les poules n'ont pas de dents, mais tout cela se fabrique mécaniquement. (*Rires et applaudissements.*)

Ce phénomène se produit même dans les branches de la domesticité.

On vous aurait dit, par exemple, qu'un jour on verrait des valets de chambre, des femmes de chambre mécaniques, vous auriez souri. Et pourtant quand vous passez dans une grande ville, comme la vôtre, vous voyez un petit moteur qui fonctionne sur le trottoir, un tuyau monte vers le 1^er^, le 2^e^, le 3^e^ étage, et si vous montez par l'escalier, vous constatez qu'une personne promène un tube aspirateur sur le tapis et que la poussière est recueillie dans une boîte annexée au moteur, sur le trottoir !

Aussi, qu'arrive-t-il ? Tout le travail étant fait par la machine à la place de l'homme, vous pourriez vous dire : si tous ces travaux sont faits mécaniquement, nous devrions moins travailler, nous devrions être plus heureux. Oui, en régime socialiste, mais en régime capitaliste, vous êtes asservis par la machine qui prend votre place et comme elle produit beaucoup, les magasins sont encombrés de produits que vous êtes dans l'impossibilité d'acheter, de consommer. Vous êtes obligés de renoncer au fruit de votre labeur à toutes ces chaussures, ces pièces de toile, ces vêtements, ces chapeaux, ces chemises, et vous végétez en face des riches-

ses que vous avez créées vous-mêmes. (*Vifs applaudissements.*)

Aussi lorsque vous entrez dans toutes ces grandes usines qui, maintenant, poussent comme des champignons sur le fumier capitaliste (*rires et applaudissements*), vous perdez votre liberté, vous ne devez pas plus penser que parler !

Et pour aller dans les endroits particuliers, il faudrait presque que vous demandiez l'autorisation au maître ; vous n'êtes plus des hommes, vous êtes asservis par la classe capitaliste ; vous êtes des serfs qui souffrez davantage que ceux de jadis. Celui qui ne pense pas peut recevoir des coups, il ne souffrira pas, tandis que l'ouvrier d'aujourd'hui, qu'on dit plus heureux que jadis, a un cerveau, des cellules cérébrales plus sensibles, et la douleur est pour lui centuplée.

Quand vous voyez un acte de violence se commettre devant vous, contre un enfant, contre une bête, vous souffrez comme s'il avait été commis sur vous, vous éprouvez une souffrance morale. Aussi votre misère d'aujourd'hui vous semble-t-elle plus cruelle que celle d'hier !

Dans le commerce.

Au point de vue du commerce, la situation est absolument semblable. La concentration commerciale existe comme dans l'industrie. Ah ! combien de petits boutiquiers, de petis marchands qui avaient un comptoir devant leur ventre, quelques rayons derrière leur dos, qui croyaient qu'en débitant de la moutarde, de la toile, de la lingerie ou des pruneaux ils se feraient de petites rentes pour la fin de leurs vieux jours, n'étaient pas socialistes. Ah ! fi donc ! des ouvriers. Regardez-moi donc ces gens-là !

Parce qu'ils avaient de la poussière de bourgeois sur leurs habits, les petits commerçants se croyaient au-dessus de la classe ouvrière. Ils étaient hostiles au prolétariat. Mais, lorsque des industriels eurent fait des bénéfices considérables dans l'industrie, il fallait placer les capitaux. Ils ne pouvaient pas construire des usines qui feraient concurrence aux usines construites.

Alors, ils ont édifié ces grands bazars capitalistes, ces grandes maisons commerciales faites de cadavres de centaines de mille de petits commerçants. C'est le Louvre, c'est le Bon Marché, c'est la Samaritaine, c'est Pygmalion, c'est le Bazar de l'Hôtel-de-Ville, c'est Dufayel, dans votre ville ce sont les Nouvelles Galeries, les grands bazars, les nouveaux bazars, etc..., c'est le grand commerce qui s'épanouit insolemment devant les petits commerçants qui ne sont plus aussi arrogants (*Applaudissements*).

Ils comprennent que ce ne sont pas les socialistes qui vont les exproprier. Ah ! quelquefois on nous pose la question : Est-ce que vous nous exproprierez avec ou sans indemnité ?... Demandez donc aux petits commerçants comment les exproprient les grands bazars capitalistes ? (*Vifs applaudissements.*)

Et comme cela ne suffit pas encore, et qu'il faut aller vendre là où on ne peut installer de ces grands bazars, ces grandes maisons comme celles que je viens de vous citer et qui n'étendent leur action que sur de grandes agglomérations comme Paris, Lyon, Marseille, comme il faut aller jusque dans les petits villages — car, quand la classe capitaliste met la main sur quelque chose, elle ne se contente pas du gros morceau, il lui faut même les miettes — on se sert des moyens de communication très rapides qui se développent sans cesse, des voies ferrées forment une véritable toile d'araignées d'acier sur toute la planète, traversant les coteaux, courant le long

des vallées, et on se sert des colis postaux pour fusiller à bout portant le commerce local. Et si vous en doutez, petits commerçants, allez faire un tour de temps en temps aux magasins de petite vitesse pour voir les colis qui y arrivent. Cela vous fera réfléchir.

Ce n'est pas tout. On vend à crédit. On vend par abonnements. Il faut extirper tout ce qu'on peut de la classe ouvrière.

Vous voulez des lits, des fusils de chasse, etc., avec 20 sous par semaine, on vous donnera de tout dans les maisons de vente à crédit.

Voyez toutes ces personnes qui passent dans tout le pays vendant par versements ! Puis tous ces petits roulottiers des planteurs de Caïffa qui s'en vont avec de petites voitures dans le fond des hameaux, vendant pour la maison Cahen frères. Il y a 15,000 roulottes qui sillonnent la France comme cela et pour avoir le droit de traîner la roulotte, il faut donner une provision de 100 francs. Ce sera votre fils qui les donnera, (*applaudissements répétés*) commerçants qui m'écoutez, si vous n'allez pas au socialisme. (*Applaudissements prolongés.*)

Et alors, avec tous ces capitaux, ces maisons brassent affaires sur affaires, elles détiennent tout le commerce ou presque tout, et le petit commerçant est là, anxieux, à chaque fin de mois, comptant ce qu'il a dans son tiroir afin de savoir s'il aura le nécessaire pour faire face aux échéances.

C'est un autre prolétariat en formation celui-là, et ceux qui, parmi les commerçants, étaient contre le socialisme, viennent aujourd'hui de plus en plus à nous, car ils sentent que si ce n'est pas eux, c'est la chair de leur chair, ce sont leurs enfants, qui deviendront des exploités. Et le petit commerçant qui, aujourd'hui, vote pour les candidats de la classe bour-

geoise, est un homme qui ne pense pas aux siens. (*Applaudissements répétés.*)

Dans l'Agriculture.

A côté de cette concentration industrielle et commerciale, il y a aussi la concentration agricole.

Pendant longtemps, les représentants de la bourgeoisie déclaraient que si le mouvement socialiste se développait dans les villages, c'est parce que les populations urbaines ne possédant rien n'avaient rien à perdre. Vous avez la clientèle ouvrière, nous disaient-ils, parce que ce sont des gens qui ne sont pas économes, qui n'ont pas su mettre d'argent de côté ; ils boivent, ils mangent et n'ont pas d'ordre ; s'ils ne sont pas heureux, c'est parce qu'ils ne savent pas économiser, et il n'est pas étonnant que vous les ayez avec vous ; tandis que les paysans, oh ! ce sont des gens qui savent se contenter de peu afin d'acheter un petit lopin de terre, et ces gens intéressants, nous les avons avec nous, c'est notre réserve.

Les ouvriers des villes, oui, ils iront au socialisme ; mais nous avons pour nous toute la France rurale, c'est la dernière sauvegarde, et avec celle-ci nous ne craignons pas le débordement des flots révolutionnaires ! Hélas ! il faut déchanter.

Les paysans viennent au socialisme ; ils y sont obligés, contraints, parce que la concentration capitaliste s'opère au point de vue rural comme au point de vue urbain. Il y a concentration terrienne et il y a domination de l'intermédiaire capitaliste sur le producteur rural, deux formes bien différentes, mais qui convergent vers le même but.

M. Ruau, ministre de l'Agriculture, dans un discours

qu'il prononçait au Musée social, il y a deux ans, était obligé de reconnaître que les petites exploitations diminuaient en nombre; « mais, a-t-il ajouté, elles augmentent en étendue ». Cela se comprend, s'il y a des personnes qui partent, elles sont obligées de vendre à ceux qui possèdent déjà, cela ne prouve rien. Mais ce qu'on est obligé d'avouer, c'est que la concentration terrienne est démontrée aussi par le développement de la dette hypothécaire et par l'industrialisation de la production agricole.

Combien de propriétaires pourraient vous dire qu'ils ne le sont plus ? Ils ont emprunté des fonds par une mauvaise année, comme celle qui s'est abattue sur le Beaujolais et dans le Midi. Il a fallu faire face à ceux à qui on devait, il a fallu vivre; on a emprunté de l'argent, mais celui qui a prêté a mis une hypothèque sur la terre, Alors, vous ne savez pas combien il y a de dette hypothécaire en France ? Plus de 15 milliards ! (*mouvements*) chiffre avoué par M. Klotz, aujourd'hui ministre des Finances, ancien rapporteur du budget de l'Agriculture.

15 milliards prêtés par des financiers, par des banquiers, par des usuriers de village ; 15 milliards prêtés à de petits propriétaires. Ceux-ci sont encore propriétaires parce qu'ils paient l'impôt, parce qu'ils ont une cote foncière inscrite à leur nom, mais ils ne sont plus propriétaires effectifs, puisqu'au lieu de payer la location d'une terre qui ne leur appartient pas, ils sont obligés de payer la location de l'argent qui leur est nécessaire pour exploiter la terre qui leur appartient. Hors, quand on paie la location de la terre ou la location de l'argent dont on a besoin pour son exploitation agricole, on n'est pas propriétaire.

Vous me direz : Comment se fait-il que ces gens-là, qui ont 15 milliards éparpillés sur la propriété terrienne,

n'achètent pas la terre, afin d'agrandir leur domaine ? Mais pour cette bonne raison qu'il y aurait beaucoup plus de surveillance à exercer de leur part, beaucoup de difficultés créées par l'absence de la main-d'œuvre qui manque déjà. Ils ont beaucoup plus d'intérêt à laisser aux paysans tous les soucis de l'exploitation : la culture, l'ensemencement, etc., et quand bien même il n'y aurait pas de récolte, que le paysan ne pourrait rien vendre, l'intérêt de l'argent rapporte toujours à celui qui a prêté. (*Applaudissements.*)

Après avoir constaté cette concentration de la grande propriété par la forme hypothécaire, voyons l'intervention de l'intermédiaire dans la vente des produits agricoles. Lorsque les paysans allaient vendre directement leurs productions aux consommateurs, comme cela se passe dans certains coins reculés de notre France, il n'y avait pas d'intermédiaire. On débattait les prix. Mais lorsque les villes tentaculaires grossirent, lorsque les milieux urbains se développèrent, il fallait tant de produits agricoles que les paysans qui entouraient les villes ne pouvaient plus produire en assez grande quantite.

Grâce aux moyens de traction, de transport qui se sont développés, grâce aux wagons frigorifiques, grâce à la vitesse, à la rapidité des convois on voit aujourd'hui des fleurs et des fruits de la Provence sur les marchés de Paris, on les voit s'en aller même jusqu'en Angleterre, jusqu'en Allemagne et en France, nous voyons la production des bestiaux du Cantal, du Puy-de-Dôme s'en aller vers les grands marchés parisiens, lyonnais, bordelais, etc.

La division du travail s'est introduite dans le monde de la production agricole ; la monoculture a remplacé la polyculture. Alors, le paysan ne peut plus aller vendre lui-même. C'est là qu'intervient l'intermédiaire et le

courtier capitalistes. Les petits intermédiaires, les petits courtiers disparaissent vis-à-vis des gros intermédiaires, des gros courtiers, et aujourd'hui les producteurs de céréales, les producteurs de blés, qui produisent sur des terres qui leur appartiennent, qui peuvent ne pas être frappées de dettes hypothécaires, sont obligés d'écouler leurs blés au prix qu'on leur en donnera.

Que le producteur paysan regarde à la quatrième page de son journal ; il verra les cours de la mercuriale et dira : Tiens ! le blé qui augmente ; le blé qui diminue ! Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que s'il allait un jour à la Bourse du Commerce, à Paris, il trouverait devant lui des messieurs avec des pelisses fourrées, avec des chapeaux hauts de forme, tenant à la main un calepin et un crayon, disant : « Je suis acheteur de 1,000, 2,000, 5,000 quintaux de blé ».

Le paysan se dirait : Voilà un homme qui doit avoir de rudes propriétés ! Des propriétés ? Il n'en a même pas ! Il n'a même pas une grange pour mettre dix bottes de foin, un grenier pour mettre un demi-setier de blé ! Ses bâtiments agricoles, c'est le salon où Madame reçoit ! (*Rires et applaudissements.*) C'est un spéculateur, faisant la hausse et la baisse et qui joue avec les quintaux de blé sur le dos des paysans, comme on joue avec des dés sur le tapis vert d'une salle de jeu.

Ce qui se passe au point de vue de la production du blé, se passe au point de vue de la vente de tous les produits agricoles.

Est-ce que je serais obligé, ici, dans ce pays de soieries, de vous dire que les sériciculteurs producteurs de cocons sont asservis par les grands syndicats d'acheteurs ? Nous voyons des gens qui vendent leur production, leurs cocons, sans savoir le prix qu'on leur achètera ! Ils produisent des cocons, eh ! bien, il faut les vendre. Alors, on les porte chez le courtier ; celui-là

dit : On vous les paiera dans un mois ou deux. Et on les paie comme l'on veut, au prix que l'on veut. Pour le lait, pour les betteraves, pour le vin, c'est encore la même chose. Allez dans les pays du Nord producteurs de betteraves; on y travaille pour des raffineries au prix que celles-ci veulent bien donner.

La même domination sévit pour les producteurs de lait autour des grandes villes. A Paris s'opère le trust du lait. Auparavant, il y avait 2,000, 3,000 petits laitiers qui faisaient directement leurs affaires avec les producteurs de lait. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Il y a eu des petits et moyens capitalistes qui ont créé des laiteries valant de 200 à 300,000 francs; ils ont ramassé le lait sur une superficie de 10 à 30 kilomètres de rayon. En face d'eux, nous avons vu les succursales des grandes maisons capitalistes. Il y a la Société Générale, les Fermiers réunis, la Société Maggi. Ces trois sociétés dominent tout le marché parisien. On est allé, trouver les paysans : Combien vends-tu ton lait ? — 0 fr. 15. — On te le paiera 0 fr. 16. Et, comme ces gens-là avaient de l'argent, ils ont fait disparaître à coup de billets de banque les petits laitiers capitalistes qui, parce qu'ils avaient 2 à 300,000 francs, se croyaient supérieurs aux autres. Ils ont été balayés par la tourmente capitaliste. Aujourd'hui trois sociétés parisiennes tiennent toute la vente du lait et alors les petits cultivateurs, les petits paysans sont obligés de passer sous la fourche caudine de ces intermédiaires. Aussi le litre de lait est descendu à 0 fr. 15, puis à 0 fr. 14, puis à 0 fr. 13, à 0 fr. 12, à 0 fr. 11, et il est revendu bien plus cher à Paris. Dans les quartiers riches, on vend le lait 0 fr. 45, 0 fr. 50, 0 fr. 60 et 0 fr. 70, on vend du lait riche en matières grasses, parce que les enfants des riches, il faut bien les soigner; tandis que, de l'autre côté, on donne aux ouvriers du lait vendu 0 fr. 25 ou

o fr. 30 le litre, mais ce lait-là, c'est le lait qui a été travaillé, parce qu'on travaille le lait comme le bois ! Et si nous osions nous servir d'un mot dont on use et abuse, nous dirions qu'il a été saboté par l'intermédiaire capitaliste.

Le Monde du Travail.

Vous voyez que d'un côté comme de l'autre, concentration terrienne, dette hypothécaire et concentration des productions agricoles, le monde agricole est dominé comme le monde commercial, comme le monde industriel par la classe capitaliste. Qu'êtes-vous donc dans tout cela, vous masse ouvrière, vous masse du travail ? Je n'emploie pas le mot de prolétaires, car nous sommes le parti de ceux qui sont des utilités sociales, depuis le prolétaire qui ne possède rien jusqu'à l'ingénieur, jusqu'au savant.

Tous représentent une valeur sociale et c'est à ce monde-là que je m'adresse. Je dis au monde du travail : Qu'est-ce que vous faites dans tout cela ? Vous êtes de la chair à profit. Je parlais du savant ! Eh oui ! le savant, l'ingénieur, le peintre, l'architecte, tous ceux qui travaillent intellectuellement sont asservis aussi par la classe capitaliste. Ne voyons-nous pas ce spectacle qui, dans quelques années semblera bien bizarre, du cerveau d'un Edison mis en actions ! Une société capitaliste se constitue pour profiter du travail du cerveau d'un homme. Et vous ne trouvez pas cela bizarre, extravagant, insensé ? Vous êtes asservis, c'est parce que vous le voulez bien. (*Vifs applaudissements.*)

Lorsqu'on viendra me demander : Mais... la solution ? Je répondrai : C'est la prise du pouvoir par le monde du travail. Ah ! camarades, quand je dis prise du pouvoir

par le monde du travail, c'est parce que depuis que vous possédez le suffrage universel, vous auriez pu le prendre le pouvoir ! Il y a belle lurette que vous pouviez vous servir du modeste petit bulletin de vote, en votre faveur, à vous ! Il n'y a pas besoin d'être un héros pour cela ! Il suffit d'être un homme conscient.

Je ne vous demande pas de monter sur la barricade, je vous dis simplement que vous êtes le nombre, la force, les créateurs de toutes les richesses ; et, si vous ne les gérez pas, si vous ne les administrez pas, c'est parce que vous ne le voulez pas. (*Applaudissements.*)

Transformons le milieu.

Nos adversaires disent : Oui, vous voulez transformer la société comme on retourne un gant, vous voulez transformer la société comme par un coup de baguette magique, et immédiatement le beau monde que vous rêverez, sera. C'est impossible, et ce qu'il faut faire d'abord, c'est transformer, c'est modifier les hommes.

Eh bien ! s'il y a une thèse absurde, ridicule, c'est celle-là. Comment ? Mais la religion chrétienne depuis des siècles et des siècles demande aux hommes d'être bons, généreux, humains. « Aimez-vous les uns les autres », et si je prends la morale bourgeoise qui vous est enseignée dans les écoles depuis tant d'années, ne dit-elle pas, aime ton semblable, ne mens pas, ne vole pas ? Et quand vous entrez dans le monde réel, que voyez-vous ? Tout le contraire. Plus vous volerez, plus vous mentirez, plus vous serez malhonnêtes, plus vous aurez de chances d'arriver à occuper une haute situation sociale. (*Vifs applaudissements.*)

Ce ne sont pas les hommes qui, étant bons, doivent transformer le milieu, c'est le milieu meilleur qui con-

traindra les hommes à être bons et généreux, parce qu'ils auront intérêt à l'être. Les plus belles prédications n'ont pas servi, les plus beaux sermons sont tombés dans le vide.

Il faut, lorsqu'une consultation électorale a lieu, vous demander pour qui vous devez voter. Voyez les programmes des candidats en présence et n'accordez jamais votre suffrage qu'à ceux se recommandant du Parti socialiste.

Ah ! je sais bien, d'aucuns d'entre vous penseront : mais, vous, au pouvoir, vous serez comme les autres. Nous avons été tellement trompés, leurrés, dupés, que nous ne pouvons plus compter sur personne.

Mais ce que nous voulons, citoyens, ce n'est pas imiter les autres. Qu'y a-t-il donc dans notre programme ? Socialisation des moyens de production, d'échange et de transports. Nous voulons faire entrer dans le giron social toutes les richesses sociales, tous les moyens de production, afin qu'ils vous appartiennent collectivement. Et alors les classes disparaissent, nous ne sommes plus des hommes gouvernant d'autres hommes, nous devenons des administrateurs administrant des choses ; une Chambre où on politicaille sera remplacée par une Chambre qui administrera. Les délégués du monde du travail se réunissent pour gérer la production, les richesses sociales, pour permettre aux hommes d'être plus heureux avec le minimum d'efforts. Et cela vous pouvez le faire de suite, demain, quand vous le voudrez.

Lorsqu'on vous dit : Comment vous allez arriver au pouvoir et socialiser tous les moyens de production ! Je dis là : Pardon ! Nous socialiserons les moyens de production là où il y a divorce entre le capital et le travail, là où les moyens de production ne sont plus mis en œuvre par ceux qui les possèdent.

Quant à la propriété personnelle, individuelle, nous n'y toucherons pas. Nous ne voulons pas plus prendre l'aiguille, la machine à coudre de la couturière qui n'exploite personne, que nous ne voulons prendre le champ, la terre du paysan qui la cultive, qui l'ensemence, avec lui et les siens. Nous respectons cette propriété, c'est le fruit de leur travail. Mais partout où il y a emploi du travail salarié, par conséquent bénéfice par le travail non payé pour celui qui l'emploie, il doit y avoir socialisation.

Je dis donc que le premier acte du Parti socialiste arrivant au pouvoir, sera d'ouvrir la série des grandes réformes sociales en socialisant les moyens de production, d'échanges et de transports capitalistes. (*Vifs applaudissements.*)

J'entends que l'on me dit : Il n'y aura donc plus de patrons, plus de maîtres ; ce sera gentil, personne ne voudra plus travailler, ah ! ce sera joli ! C'est l'anarchie la plus complète en perspective.

Allons donc, réfléchissez.

A l'heure actuelle, voulez-vous me dire quels sont les patrons de la Compagnie P.-L.-M., de la Compagnie du Midi, de la Compagnie du Nord ? Quels sont les patrons des Mines de Carmaux, d'Anzin, de Courrières ? Quels sont les patrons des grands établissements métallurgiques, des grandes sucreries, des grands établissements de crédit ? Ils n'existent plus. Ils sont remplacés par des actionnaires et des obligataires, c'est-à-dire par des gens qui ont en mains la propriété sous forme d'un morceau de papier, et ces actionnaires demeureraient-ils en Chine, au Japon, voire dans la lune, l'administration de leurs magasins, de leurs usines s'opérerait sans à-coup aucun.

Si cette nuit, par exemple, tous les actionnaires étaient frappés à mort dans leur lit, demain, sur les voies

ferrées, vous verriez encore les trains passer avec la même rapidité, les mineurs descendre dans l'enfer géologique, l'ouvrier aller à son usine, l'employé à son magasin, pourquoi, parce que ces gens-là, ces actionnaires, ne sont plus d'aucune utilité sociale. (*Vifs applaudissements.*) La classe bourgeoise n'a plus aucune mission historique à remplir. Oui, la bourgeoisie a eu son moment, son utilité ! En 1789, lorsqu'elle a apporté toute son énergie et toute sa foi en un avenir meilleur dans sa bataille contre la royauté, elle remplissait un devoir que lui dictait son intérêt et l'intérêt de la société.

Mais aujourd'hui, elle est usée par le bien-être. Allez dans les grandes maisons où l'on s'amuse, prenez le train qui passe ici pour aller à la Côte d'Azur, et enfin, assistez, si vous le pouvez, aux messes roses et rouges (*hilarité*), qui sont données en quelques endroits et vous rencontrerez tous les jeunes bourgeois cherchant des jouissances nouvelles !

Vous verrez cette bourgeoisie vidée, complètement atrophiée, gaspillant dans des orgies sans nom, comme les Lebaudy, les millions gagnés par les ouvrières qui meurent de la tuberculose.

Oui, citoyens, ce sont ces gens-là qui jouissent de votre misère, de votre sur-travail. (*Longs applaudissements.*)

Aussi, unissez-vous, producteurs manuels et intellectuels, je ne sépare pas les deux, car ce n'est pas parce qu'on n'a pas de callosités aux mains qu'on n'est pas travailleur, et celui qui travaille de son cerveau est absolument semblable à celui qui travaille de ses mains. Faites rendre gorge à la minorité capitaliste. Oui, minorité, une petite minorité de 350,000 familles qui, en France, possèdent 110 milliards, et que vous nourrissez, que vous entretenez, à qui vous permettez un luxe inso-

lent. Ah ! comme je voudrais que tous les travailleurs passent un jour rue de la Paix, à Paris, et qu'ils voient les bijoux de 20, 30 ou 50,000 francs; ils se diraient certainement : Combien faut-il de cadavres de tıavailleurs pour permettre d'acheter cela. (*Applaudissements répétés.*)

La République du Travail.

Vous me direz: Comment dirigerons-nous le procès de la production ?

Tous les moyens de production, d'échange, de transports, sont dans vos mains. Il faut nommer des directeurs, des ingénieurs. Comment le monde ouvrier nommera-t-il ses directeurs, ses ingénieurs? Par le bulletin de vote. Alors ce sont des campagnes électorales qui se préparent et tout le monde voudra être directeur ou ingénieur. Mais, pardon ! je ne permets pas cette observation de la part d'un républicain. Je la permets de la part d'un homme qui croit que le droit divin doit être conservé, que le roi, l'empereur sont nécessaires, parce que les hommes sont incapables de s'administrer eux-mêmes, mais de la part d'un homme qui pense qu'au point de vue politique on doit nommer des conseillers municipaux ou généraux, des députés, je n'y comprends plus rien ! S'il vous trouve bons pour cela, il doit vous trouver bons pour nommer vos directeurs. C'est assez bizarre: vous envoyez au Parlement un député qui, par son vote, peut déclarer la guerre, mettre des droits prohibitifs à la frontière ou lever ces droits, c'est-à-dire jeter la perturbation dans le pays, c'est-à-dire provoquer le bouleversement de vos habitudes, de votre existence, il peut tout cela, grâce à vous, et vous n'auriez pas le droit de nommer des contremaîtres simplement

pour diriger votre travail ! Si vous êtes capables de vous diriger politiquement, vous êtes capables de vous diriger économiquement. Et celui qui n'est républicain qu'au point de vue politique n'est qu'un demi-républicain ; le républicain complet, c'est le socialiste. (*Vifs applaudissements.*)

Alors, il nous arrive d'autres camarades qui viennent dire : Je ne crois pas que ce soit la bonne méthode, la conquête des pouvoirs publics, cela durera bien longtemps, employons plutôt la violence. Oui, aussi longtemps que vous le désirerez. Cela peut durer encore des siècles. Nous ne voulons pas, nous ne désirons pas nous servir des moyens violents pour opérer la transformation sociale. (*Applaudissements.*)

La Violence.

Si nous sommes obligés de nous en servir, c'est probablement la bourgeoisie qui nous y obligera.

Admettez que demain nous conquerrions le pouvoir, nous sommes maîtres du Parlement, mais nous sommes une petite majorité. Croyez-vous que la bourgeoisie va lâcher ses privilèges. C'est elle alors, qui descendra, comme le disait Guesde hier, sur le terrain de l'illégalité. La bourgeoisie ne voulant pas lâcher ses richesses se révoltera contre nous qui serons au pouvoir et alors les socialistes contraints de réprimer l'insurrection par la force écraseront la contre-révolution bourgeoise. (*Applaudissements.*)

Est-ce qu'en 1789 nous n'avons pas vu les partisans de la légalité se révolter ? Est-ce que les Vendéens ne se sont pas révoltés contre la bourgeoisie maîtresse du pouvoir ? Est-ce que Hoche, Marceau n'allaient pas

combattre la contre-révolution au nom du nouvel ordre de choses établi ?

Mais je ne dis pas non plus qu'il est impossible que nous nous servions de la force avant d'arriver au pouvoir. On ne sait ce qui peut se produire. Et si on me reproche cette déclaration en me disant qu'en 1789-1793 la Révolution a été violente parce qu'on ne possédait pas des moyens légaux de combat, parce qu'il n'y avait pas le bulletin de vote, pas de liberté de la presse et de réunions publiques, je pourrais répondre que la bourgeoisie républicaine a été révolutionnaire même en possédant les moyens légaux.

Voulez-vous me dire comment a été proclamée la République du 4 septembre 1871 ? L'a-t-elle été par des moyens légaux ? Le pays a-t-il été consulté ? Non ! C'est dans la rue, insurrectionnellement, que la République a été proclamée par les Jules Ferry, les Thiers. Les bourgeois trouvent cela légal parce qu'ils en ont profité. Nous pourrons dire la même chose. Si demain une minorité proclamait la Révolution sociale, nous ne ferions qu'imiter nos ancêtres. Lorsque j'entends des personnes nous reprocher d'être révolutionnaires, je me souviens de ceux qui ont fait la Terreur rouge, qui promenaient la tête de la duchesse de Lamballe autour de la prison où était Marie-Antoinette qui devait être portée sur l'échafaud ; et qui ont guillotiné à Paris, noyé à Nantes et ailleurs des prêtres, des enfants, des femmes.

A ce moment- là, il n'y avait pas de socialistes. C'étaient les ancêtres de la bourgeoisie d'aujourd'hui qui faisaient cela. A ce moment-là la Révolution était sacrée, elle était utile pour la France parce que c'était pour eux, mais aujourd'hui que la Révolution serait contre eux, il ne faut plus être révolutionnaire. Si nous devons être partisans de la légalité, nous devons con-

server dans nos cœurs toute la foi révolutionnaire qui peut-être un jour nous sera nécessaire. (*Vifs applaudissements.*)

On nous parle de violence : nous n'en sommes pas partisans. Pour nous, la violence pratiquée par une masse ouvrière inorganisée, ne sert pas à grand' chose. Tout le monde est tenté d'être porté à la violence. Lorsque, par exemple, un conflit éclate entre vous et un camarade, si vous vous sentez un peu fort, vous êtes poussé à agir brutalement.

Une insurrection sans une forte masse derrière elle peut faire disparaître une forme politique pour la remplacer par une autre, mais ce n'est pas la même chose au point de vue social. Si on a pu faire disparaître un roi pour y mettre la République, ici comme en Portugal, ce n'est pas du tout la même chose pour transformer la propriété. Comment admettre un instant que vous soyez préparés et conscients, puisque vous ne l'aurez pas démontré par votre bulletin de vote ? Ah ! ce serait terrible, citoyens, si demain, pour une guerre, une grève écrasée, nous voyions le peuple se lever et devenir le maître du pouvoir sans y être préparé ? Et après ? Si vous n'êtes pas conscients, si vous ne savez pas ce que vous voulez, ce que vous désirez, qu'est-ce que vous ferez ? Ce n'est rien de s'emparer du pouvoir, le plus difficile est de le conserver.

Si vous n'êtes pas socialistes, si vous n'êtes pas préparés pour mettre en fonctions tout cet outillage national, ce sera la banqueroute du socialisme, et par cette banqueroute, la banqueroute du progrès. C'est pourquoi nous aimons mieux aller dans des conférences comme celle-ci, dans les campagnes et dans les villes et dire au prolétariat : organise-toi !

Le Socialisme international.

Ah ! quand je compare la France socialiste avec une nation d'à-côté, celle dont on parle tant, mais jamais au point de vue socialiste, de l'Allemagne, si nous voyions ce pays, ah ! quelle différence ! Quelquefois on nous dit : Vous, socialistes français, vous voulez transformer la société. Allez donc dire cela aux Allemands ! Nous n'avons pas besoin de le leur dire, c'est eux qui nous donnent l'exemple.

Il y a eu en France 1 million de socialistes aux dernières élections ; en Allemagne, il y en a eu 3 millions et demi. En France, il y a 80,000 socialistes qui ont leurs cartes, qui paient leurs cotisations, qui sont membres effectifs de leur Parti. Là-bas, il y en a 300,000. A Berlin, dans une capitale plus petite que Paris, il y a 120,000 socialistes ; à Paris, il y en a 10,000. Nous avons encore des leçons à prendre.

L'autre jour, à l'enterrement de Singer, il fallait voir tout le socialisme berlinois descendu dans la rue. Il y avait près de 500,000 personnes, femmes, hommes, enfants, tout le monde discipliné, et quand on conduisait « le vieux » au tombeau, c'était 500,000 conscients qui pleuraient ; on pensait à la proclamation de l'ordre social nouveau. Voilà pourquoi, lorsqu'on vous parle des Allemands, vous n'avez qu'à dire : Nous ne souhaitons qu'une chose, c'est d'être aussi bien organisés que les Allemands ! (*Applaudissements.*)

Et, dernier argument que l'on apporte contre nous. C'est justement celui que je viens d'effleurer. On dit : Oui, c'est entendu, vous avez raison d'être socialistes : il n'y a que le socialisme qui peut libérer le monde du travail ; mais, malheureusement, si jamais vous procla-

mez la République socialiste en France, toutes les nations voisines vont déchaîner contre vous la guerre et elles écraseront dans l'œuf la Révolution sociale.

Ah ! lisons l'Histoire, citoyens. En 1789-1793, il y eut une Révolution faite par les bourgeois révolutionnaires. Ces gens-là avaient pour leurs idées toute notre foi et tout notre enthousiasme. L'Angleterre, l'Espagne, la Russie, l'Autriche, la Prusse, toutes les nations européennes étaient liguées contre nous, et pourtant ils ont vaincu. Pourquoi ? Parce que les sans-culottes, trompés par la bourgeoisie, s'en allaient pieds nus à la frontière, pour défendre ce qu'ils croyaient être leur propriété. On leur avait dit : La propriété féodale, la propriété des moines, cela vous appartiendra ; vous serez libres, vous serez égaux. Et heureux et fiers, remplis d'ardeur, admirables et sublimes, ils s'en allaient à la frontière pour battre les nations étrangères coalisées. Mais demain, ce n'est plus la bourgeoisie maîtresse du pouvoir entraînant les sans-culottes, c'est le monde du travail lui-même qui s'empare du pouvoir. Alors, dites-vous, une guerre éclate, les nations étrangères se liguent contre la France. Pardon, il n'y avait pas de révolutionnaires en Prusse, en Italie, en Angleterre, en Russie, en Espagne, en 1789, et aujourd'hui il y a des socialistes partout. Partout où le monde du travail est dominé, écrasé, piétiné, le drapeau rouge de la Sociale flotte. Il flotte non seulement sur l'Europe, mais sur le monde (*Longs applaudissements*) tout entier. Aussitôt que le capitalisme fait son apparition quelque part, il entraîne le socialisme derrière lui comme le forçat traîne son boulet. Plus le capitalisme se développe, plus il creuse sa fosse.

Voyez donc les Congrès de Stuttgart, de Copenhague, d'Amsterdam... Des millions et des millions de prolétaires y étaient représentés. Neuf millions et demi d'é-

lecteurs étaient représentés au dernier Congrès international du Parti. Venez donc, partis politiques français, montrez-nous cette organisation-là, radicaux, libéraux, progressistes, où est votre parti international ? Il n'existe pas. (*Applaudissements nourris.*)

Et vous voulez nous combattre ! Ah ! si jamais la révolution triomphante, soit en France, soit en Allemagne, était immédiatement visée par une autre nation qui tenterait de lancer ses armées sur elle, est-ce que du sein même de ces nations la révolution n'éclaterait pas ? Et les gouvernements impériaux et royaux auraient assez à faire dans l'intérieur de leur pays sans venir se mêler de nos affaires. (*Vifs applaudissements.*)

C'est pourquoi vous devez tous venir au socialisme !

Aux Citoyennes.

Citoyens, ce n'est pas seulement à vous que je fais appel, c'est aussi aux citoyennes. Je dis qu'il est nécessaire que la femme, celle qui est le ministre des finances et de l'intérieur (*Rires*), qui voit toutes les difficultés pour joindre les deux bouts et équilibrer le chapitre des dépenses et des recettes, dise à son mari : Ton devoir, c'est de voter pour un homme comme toi, pour un homme pris dans le monde du travail, parce que, vois-tu, moi, je pense aux enfants, à ceux qui demain viendront pour travailler sur cette terre comme nous y travaillons, et comme nous constatons que nous sommes de plus en plus misérables, il faut que tu adhères au parti qui les libérera de l'esclavage moderne...

Oui, les femmes doivent faire comprendre à leurs maris que leur devoir est d'aller au syndicat, à la coopérative, au groupe politique.

Est-ce que vous aimez mieux, citoyennes, que votre

mari traîne de bouge en bouge ou qu'il aille absorber quelques verres chez le bistro ? Préférez-vous qu'il s'absinthise toujours ? Est-ce qu'en allant dans son Groupe ou à son Syndicat, il ne discutera pas ses intérêts, les vôtres ? N'aura-t-il pas des jouissances intellectuelles qui le rendront meilleur, plus tendre, puisqu'il comprendra que vous souffrez comme lui.

Les à-côtés.

C'est le rôle que vous devrez avoir, car il y a des camarades qui veulent le pousser à ne pas s'occuper de politique, se laissant aller à cette espèce de scepticisme railleur qui arrive à se répandre dans la classe ouvrière. Ici, c'est le syndicalisme se suffisant à lui-même avec l'esprit révolutionnaire et insurrectionnel; puis c'est l'anticléricalisme, l'antialcoolisme, l'antimilitarisme, tous ces antis dont on a voulu le chloroformer ! ! !

J'en ai vu de ces camarades dire : Je suis de la Ligue des Droits de l'Homme, de la Ligue antialcoolique, de la Ligue antimilitariste, je fais partie de la Libre-Pensée, de la Franc-Maçonnerie, etc., et je mène le bon combat. Malheur ! appartenant à huit ou dix organisations, ils n'ont plus le temps de penser au socialisme !

Ce qu'il faut, c'est aller au Parti et lorsqu'on est socialiste, on est tout cela à la fois : antialcoolique, antimilitariste, anticlérical, etc. Non, le syndicalisme ne se suffit pas à lui-même. Non, l'anticléricalisme ne libère pas l'homme. Non, la coopération ne peut résoudre le problème social. Vous êtes contre les prêtres, contre le clergé, contre ceux qui, pendant des siècles, ont pu vous donner une éducation tellement mauvaise qu'ils ont pu vous empêcher de penser librement, mais même quand

vous serez libérés intellectuellement, vous serez encore enchaînés matériellement.

Vous êtes antimilitariste, vous ne voulez plus la guerre, mais la guerre fait partie intégrante du régime capitaliste et elle ne disparaîtra qu'avec le régime capitaliste lui-même. La guerre, camarades, mais elle sévit tous les jours dans le système capitaliste et les camarades qui s'emploient à lutter contre la guerre problématique, qui ne viendra peut-être jamais, oublient la guerre de tous les jours : ils oublient que des centaines de milliers de femmes, d'hommes, d'enfants, meurent tuberculeux, rachitiques, scrofuleux dans la bataille capitaliste ! Aussi c'est contre la société capitaliste qu'il faut marcher, la guerre disparaîtra avec elle.

Dans tout syndicat tu dois y entrer, femme ou homme qui travaille, parce que là tu défendras ta liberté, tu diminueras la durée de ton travail, tu atteindras le maximum de rémunération. Tout cela c'est possible dans le syndicat, mais rien que cela. Le syndicat agit dans le milieu capitaliste, il n'agit pas contre lui. Lorsque vous aurez obtenu le maximum de rémunération, la diminution des heures de travail, le maximum de liberté, est-ce que vous pourrez empêcher l'industrie de la soierie de quitter Lyon pour être transportée à Naples ou en Pologne ?

Seul le Socialisme vous libérera, car seul il peut transformer le milieu social. Vous irez au syndicat pour améliorer votre situation, vous irez surtout au socialisme pour conquérir le pouvoir. Mais, pour cela, il faut vouloir et être conscient dans la lutte.

Instruisez-vous.

Aujourd'hui, au sortir de cette salle, vous direz : c'est vrai, il n'y a que le Socialisme pour nous libérer; demain, vous irez à l'atelier, vous en causerez, dans huit jours, vous penserez encore à cette conférence et vous direz que l'orateur avait bien raison.

Dans un mois, vous vous direz : qu'est-ce qu'il a dit et dans six mois vous voterez contre le candidat du Parti socialiste. (*Rires.*) Et tout cela parce que des années et des siècles d'asservisssement pèsent sur vos cerveaux et que vous ne lisez pas assez.

Il faut que vous ne vous contentiez pas d'écouter, il faut lire la presse socialiste, la presse de notre Parti. Vous prenez le *Matin,* vous lisez le *Journal,* vous lisez encore Zigomar. (*Rires.*) Et c'est cela l'éducation ! Vous portez votre petit sou à la presse bourgeoise, à celle qui, lentement, tous les jours, vous anémie !

Le journal bourgeois, c'est la goutte de poison qui tombe dans votre cerveau chaque jour. La première fois vous dites : Je ne pense pas comme mon journal, je sais lire entre les lignes. Huit jours après, vous pensez qu'il n'a pas tout à fait tort. Au bout d'un mois, vous finirez par déclarer : il a parfaitement raison !

C'est pour cela que dans les réunions publiques on est toujours de l'avis de celui qui a parlé et qu'ensuite on oublie ce qu'il a dit. Il y a des millions de feuilles qui tombent comme cela tous les jours et sur ces millions, voyez combien il y a de journaux socialistes ? Très peu, infiniment peu, presque pas.

Ainsi, la classe capitaliste s'est assurée la propriété des cerveaux.

Lisez donc des brochures, des livres, des journaux socialistes et vous saurez vous diriger vous-mêmes.

On est socialiste complet, entier lorsqu'on cotise et qu'on amène d'autres camarades au Parti socialiste; vous ne l'êtes qu'un peu lorsque vous votez pour les candidats socialistes.

Aussi j'espère que dans ce pays ouvrier, où il y a tant d'êtres humains intéressés à la transformation sociale, vous marcherez à l'avant-garde. C'est ici que dans le passé les premiers coups de fusil ont éclaté, que les canuts ont donné le signal de la révolte ; eh ! bien, c'est d'ici que partira, pour tout le Rhône, le signal de l'organisation méthodique, raisonnée et bientôt vous n'aurez pas seulement trois députés socialistes, mais tous les députés socialistes et la municipalité socialiste, devenant les maîtres de Lyon, pour votre plus grand bien, pour le plus grand bien des travailleurs qui veulent s'émanciper. (*Salves d'applaudissements.*)

Autres Brochures de

COMPÈRE-MOREL

Publiées par la Librairie du Parti Socialiste

Les Propos d'un Rural	5 fr. 60 le cent franco.
L'Exploitation agricole et le Socialisme	5 fr. 60 —
Le Socialisme aux Champs. . .	5 fr. 60 —
Concentration capitaliste, Organisation collectiviste	5 fr. 60 —
Le Vrai Socialisme.	5 fr. 60 —

Les Paysans et le Socialisme à la Chambre.	7 fr. 80 le cent franco.

Le Socialisme et les Paysans (épuisé).

La Vérité aux Paysans (épuisé).

La Question agraire en France (épuisé).

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-21e SECTION

L'ÉMANCIPATRICE, 8, RUE DE PONDICHÉRY, PARIS (XVe). — 2087-7-11.

LE SOCIALISTE

Organe central du Parti Socialiste

(SECTION FRANÇAISE DE L'INTERNATIONALE OUVRIÈRE)

Paraît tous les Samedis

Le Numéro : 10 centimes

ABONNEMENTS

FRANCE : Trois mois, **1** fr. **50** ; Six mois, **3** francs ;

Un an, **6** francs ;

ÉTRANGER : Un an, **8** francs.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

Au Siège du Parti

16, Rue de la Corderie. — PARIS

LA

Librairie du Parti Socialiste

16, rue de la Corderie, PARIS (III^e^)

fait les mêmes remises que **toutes** *les autres Librairies.*

Elle est, en outre, **la seule** *librairie appartenant au Parti. Elle verse* **tous** *ses bénéfices à la propagande socialiste.*

Tous les militants ont le devoir de s'y fournir.

On y trouve tous les ouvrages parus : Volumes, chansons, insignes, coquelicots, églantines, etc., etc.

Adresser commandes et mandats au citoyen **L. Roland,** 16, rue de la Corderie, Paris.

Envoi franco du Catalogue.

7-7-11.